
LE ROI RICHARD.

RICHARD I^{er}, fils et successeur de Henri II, avoit été nommé comte de Poitou en 1171, avant de parvenir au trône d'Angleterre. Ce fut durant son séjour dans cette province qu'il se fit un plaisir d'attirer à sa cour un grand nombre de troubadours, et qu'il prit du goût pour la poésie provençale. Ce prince est plus connu par ses exploits militaires et par ses infortunes, que par ses productions poétiques ; mais, fidèles à la loi que nous nous sommes imposée de ne considérer nos troubadours que sous ce dernier point de vue, nous allons nous borner à rapporter ici les circonstances auxquelles se rattachent les deux sirventes que nous avons de lui.

Il partit en 1191, pour la troisième croisade, avec Philippe-Auguste, roi de France. A son retour, l'année suivante, son vaisseau ayant échoué sur les côtes d'Istrie, il poursuivoit sa route à travers les états de Léopold, duc d'Autriche ; il fut reconnu, et le prince le fit arrêter pour tirer vengeance d'une querelle qu'ils avoient eue ensemble au siège d'Acre. L'empereur Henri VI, également irrité contre lui, obtint de Léopold que le prisonnier seroit remis entre ses mains. On l'enferma dans un château fort de l'Autriche, et ce fut là que les mauvais traitements qu'on lui fit éprouver lui inspirèrent un sirvente dans lequel il reproche à ses amis de l'avoir oublié ; il se plaint de ses souffrances, de son infortune, etc. ; mais rien ne lui fait plus de peine

que l'insensibilité de ses sujets à son égard. Quelle honte pour eux s'il vient à périr dans les fers ! Il se déchaîne ensuite contre Philippe-Auguste, qui, au mépris de ses serments, avoit saisi cette circonstance pour porter le ravage sur ses terres. Il jure de s'en venger, si, comme il l'espère, il parvient à sortir d'esclavage. Il en fut tiré d'une manière tout-à-fait singulière : un jongleur nommé Blondel parcouroit l'Allemagne dans l'intention de savoir ce qu'il étoit devenu ; on lui indique un château où est renfermé un personnage illustre ; parvenu au pied de la tour, Blondel entonne une chanson qu'il avoit autrefois composée avec son roi ; celui-ci la continue : il n'en fallut pas davantage au jongleur pour lui faire reconnoître Richard. Il se hâte de faire part de sa découverte aux grands d'Angleterre. On négocia pour sa rançon ; l'empereur y consentit moyennant une somme de cent cinquante mille marcs d'argent, dont le tiers fut compté à Léopold ; et Richard fut mis en liberté après dix-huit mois de captivité. Il prit aussitôt les armes, en 1195, contre Philippe-Auguste. Cette guerre, qui fit répandre beaucoup de sang de part et d'autre, se termina par un échange entre les deux souverains : Richard abandonna l'Auvergne à Philippe, et celui-ci lui céda le Querci. Le dauphin d'Auvergne et le comte de Gui sont mécontents de cet arrangement. Richard les entretient dans ces dispositions, et les porte à déclarer la guerre à leur nouveau suzerain, leur promettant tous les secours nécessaires ; mais il ne tarde pas à conclure une seconde trêve, et le roi de France vient aussitôt ravager l'Auvergne. Le comte de Gui va de nouveau supplier Richard de venir à leur secours, il n'en peut rien

obtenir ; il repasse la mer et se soumet avec le dauphin aux conditions qu'il plut à Philippe de leur imposer. Cependant la guerre éclate une troisième fois entre les deux souverains. Richard tente inutilement de mettre dans son parti le comte de Gui et le dauphin ; le dépit lui dicte un sirvente où il les taxe d'hommes sans courage et sans foi : ils n'ont, dit-il, abandonné sa cause que dans la crainte de ne pas être récompensés de leurs services ; ils se couvrent de honte aux yeux de la postérité, etc. Il finit par leur recommander de se méfier des François, qui sont lombards en affaires :

Mais nos cal avoir regart
Que Franssois son longobart.

Ce sirvente est en vieux françois, et nous ne l'insérons ici qu'à cause de la réponse qu'on trouvera à l'article du dauphin d'Auvergne. Richard mourut en 1199, d'un coup de flèche, devant le château de Chalus, qu'il assiégeoit pour obliger un gentilhomme limousin, son vassal, à lui céder un trésor que celui-ci avoit trouvé dans sa terre.

SIRVENTE

ADRESSÉ AU DAUPHIN D'AUVERGNE.

DALFIN, jeus voill déresnier,
Vos e le comte Guion,
Que an en ceste seison
Vos féistes bon guerrier
E vos jurastes ou moi;
E m'en portastes tiel foi
Com n Aengris à Rainart :
E semblés dou poil liart.

Vos me laïstes aidier
Por treime de guierdon,
E car saviés qu'à Chinon
Non a argent ni denier;
E vos voletz riche roi,
Bon d'armes, qui vos port foi;
E je suis chiche, coart,
Sius viretz de l'autre part.

Encor vos voill demandier
D'Ussoire s'il vos siet bon,
Ni si'n prendretz venjeison
Ni logaretz soudadier.
Mas une rien vos outroi,
Si beus faussastes la loi,
Bon guerrier à l'estendart
Trovaretz le roi Richart.

Je vos vi au comensier
Large de grant mession ;
Mais puis trovetz ochoison
Que por fortz castels levier
Laissastes don e donoi,
E cortz e segre tornoi :
Mais nos cal avoir regart
Que Franssois son longobart.

Vai sirventes, je t'envoi
En Auvergne, e di moi
As deus comtes de ma part
S'ui mès font pès, dieu les gart.

- Que chaut si garz ment sa foi ?
Q'escuiers n'a point de loi :
Mais dès or avan se gart
Que n'ait en peior sa part. *

* Cette pièce prouve que Richard et le dauphin d'Auvergne s'entendoient mutuellement, quoique Le Grand d'Aussy ait avancé le contraire.

Crescimbeni avoit dit qu'il existoit des poésies du roi Richard dans le manuscrit 3204; et là-dessus Horace Valpole le taxe d'inexactitude. Cependant le sirvente se trouve au fol. 170 *verso*, et 171 *recto*. C'est donc l'Anglois qui se trompe en disant : *There is no work of king Richard*.
